Document généré le 18 juil. 2025 10:27

Journal des traducteurs
Translators' Journal

Mots nouveaux et sens nouveaux

Jean Darbelnet

Volume 9, numéro 2, 2e trimestre 1964

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1061312ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1061312ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)
2562-2994 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Darbelnet, J. (1964). Mots nouveaux et sens nouveaux. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, *9*(2), 39–44. https://doi.org/10.7202/1061312ar

Tous droits réservés © Jean Darbelnet, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MOTS NOUVEAUX ET SENS NOUVEAUX*

JEAN DARBELNET, Université Laval

Les changements si rapides dont notre époque est le témoin se réflètent naturellement dans la langue par l'introduction de mots nouveaux ou par l'adjonction de sens nouveaux à des mots déjà existants. Sans être aussi inventive que l'américain, la langue française s'enrichit cependant assez vite pour qu'un Français de retour dans son pays après deux ou trois ans d'absence constate que son vocabulaire courant a besoin d'une mise au point assez sensible.

Ces nouveautés lexicologiques pourraient être étudiées et classées d'après leur origine ou leur mode de formation. On verrait par exemple que plus d'une sont des emprunts ou des calques d'origine anglaise et que c'est toujours à l'anglais que le français emprunte le plus. Mais puisque les mots dont nous allons parler désignent des choses nouvelles ou dont l'aspect s'est renouvelé, il a paru préférable de les examiner en fonction des domaines de la vie française où ils ont pris naissance.

On pourra nous objecter que dans certains cas ces mots sont plus anciens que nous ne semblons le croire. A cela nous répondrons qu'il faut distinguer entre l'apparition première d'un terme et son passage dans la langue courante. Par exemple, le mot anglais *automation* figure à l'index du New York Times depuis 1950 mais ce n'est guère que depuis l'année dernière qu'on le rencontre fréquemment dans les journaux et les revues des Etats-Unis.

Si nous commençons par la vie matérielle etquotidienne, nous voyons que l'usage du téléphone se généralisant et se perfectionnant, l'emploi du mot *automatique* consacre cette double évolution. Un nombre croissant de localités sont dotées de l'automatique, c'est-à-dire du téléphone automatique (dial service). Le problème du logement reste préoccupant et tend à imposer le mot *habitat* auquel certains reprochent d'être ainsi détourné de son acception habituelle, de faire double emploi avec *logement* et d'être en outre prétentieux. Mais les partisans d'*habitat* font valoir que ce terme a sur *logement* l'avantage de souligner le côté social du problème.

Les nouveaux appartements cherchent à économiser la place, ainsi que la peine de la ménagère. Il en résulte un nouvel aménagement des pièces et en particulier la fusion en une seule du salon et de la salle à manger.

(*) Ce texte a été publié pour la première fois dans *Stylistique et linguistique*, U. de Montréal, 1956. Etant donné son intérêt toujours aussi actuel, nous avons demandé à l'auteur la permission de le faire connaître à nos lecteurs. *NDLR.*

Living-room, qui s'est dit avant 1939 et auquel les Canadiens français préfèrent leur mot *vivoir,* fait maintenant place à la *pièce* ou *salle de séjour.* Notons que la langue hésite entre *pièce* et *salle* comme éléments de l'expression et que cette hésitation sera sans doute levée par l'emploi de *séjour* tout court que l'on trouve déjà dans des articles de revue [1]. Dans la pièce ainsi constituée *le coin des repas* correspond assez bien à ce qu'on commence à appeler en Amérique *dining area,* tout comme *living area,* relevé récemment, est l'équivalent de *séjour.*

Les machines à laver restent chères, mais l'américanisation de la vie française ne s'en poursuit pas moins et offre sur ce point la ressource de *la blanchisserie automatique,* dont le nom officiel semble être *laverie.* Le S.N.E.L. est en effet le Syndicat national des exploitants de laveries individuelles.

La vogue de certains tissus récemment mis sur le marché nous donne *infroissable* (wrinkle-resistant). Depuis deux ou trois ans, les Françaises de la classe aisée commencent à délaisser les couturières travaillant sur mesure et se fournissent dans ces magasins où les tailles de vêtements sont suffisamment rapprochées pour satisfaire les plus difficiles. Ce n'est plus la confection comme autrefois, avec ce que le terme a de péjoratif, c'est *le prêt à porter.* L'expression est sans doute un euphémisme, mais elle consacre aussi l'instauration d'un mode de confection mieux étudiée, suivant le modèle américain. C'est encore l'exemple américain qui nous vaut le terme *libre service* pour traduire *self-service.* Le libre service se pratique dans certains magasins d'alimentation, ou même dans des restaurants, où le client se sert lui-même et paie en sortant [2].

Dans le domaine desdistractions, lemot *cinémascope* s'est imposé sans coup férir, mais on parle de *cinéma en relief,* plutôt qu'à trois dimensions, et depuis 1950 *microsillon* désigne les disques LP. Le tourisme, complètement transformé, ne pouvait manquer de créer des termes nouveaux et nous disposons même maintenant d'un *Dictionnaire du tourisme* publié par les Editions de l'Imprimerie internationale de Monaco. On y trouve expliqués des termes comme *hôtesse* et *auto-stop,* ce dernier étant défini comme la pratique qui consiste à "arrêter du geste les automobilistes pour solliciter le transport gratuit". En fait on commençait à l'employer vers 1939. Il est maintenant doublé de son abréviation, *stop.* "Deux jours de stop et je suis à Bâle," dit André Chamson dans *la Neige et la fleur.* Rappelons l'emploi plus ancien de *camping* qui, sur des écriteaux à l'intention des campeurs en remorque, s'adjoint un autre mot anglais : *Camping et caravaning. Caravane* s'emploie d'ailleurs pour désigner la remorque habitable qui est devenue pour le campeur ce que la roulotte était pour le forain. C'est peut-être cette vogue du caravaning qui a incité les hôteliers à tenir enfin compte des critiques qu'on leur adresse depuis longtemps au sujet de la multiplicité des suppléments (pourboires, taxes locales, etc.). Beaucoup d'entre eux pratiquent maintenant *le tout compris.*

---

(1) *France Illustration,* mai 1954.

(2) *Le Figaro,* 23 octobre 1951. L'article est intitulé : "Le 'libre service' est prêt à partir à la conquête des Français".

Tout Américain a son auto, pensent les Européens, et dans la mesure où le Français moyen ne peut en faire autant, il se rabat sur les différentes catégories de cycles à moteur, qui sont par ordre croissant de puissance : *le cyclomoteur* (moins de 50 cm³ de cylindrée), *le vélomoteur* (100 à 125 cm³), *la motocyclette* (130 à 200 cm³), *la moto* (au-dessus de 200 cm³). La langue technique fait donc entre *motocyclette* et son abréviation *moto* une distinction à laquelle le profane n'aurait pas songé. Remarquons en passant qu'on voit de moins en moins de bicyclettes ordinaires. Mais le véhicule le plus original est *le scooter* (prononcé scoutère), c'est-à-dire le scooter à moteur, celui des enfants s'appelant *trottinette*. Et comme l'une des marques en faveur est la Vespa, on tend à dire *vespa* aussi bien que *scooter*. Cet engin, que les automobilistes ont pris en grippe, avait été expérimenté dès 1920. A cette époque il s'appelait *patinette automobile* [3] et atteignait une vitesse de 30 km à l'heure. Le modèle d'aujourd'hui fait du 70. La production mensuelle des scooters n'était que de 146 unités en 1950. Elle a atteint la moyenne mensuelle de 7591 pour les neufs premiers mois de 1953.

Parmi les termes scientifiques qui sont entrés dans la langue courante on peut noter l'emploi de *classique* pour désigner les armements qui n'utilisent pas l'énergie atomique, et *marqué* au sens de "devenu radioactif" : les produits qui ont séjourné dans une pile sont marqués. L'usage des microfilms nécessitent l'emploi d'un *lecteur électronique* qui s'appelle encore plus simplement *un appareil de lecture*. Et la pratique devenue courante du vol à haute altitude oblige le français à se trouver un équivalent de *pressurized*. La loi du moindre effort nous vaut *pressurisé*. Albert Dauzat trouve cette dérivation peu orthodoxe et propose *cabine à pression constante* [4]. Mais *pressurisé* à l'avantage de la brièveté et risque de rester. Etant donné sa forme, *automation* n'a aucun mal à passer en français. *Le Monde* a récemment consacré un article à ce nouveau stade de la révolution industrielle. Puisque l'auteur a jugé bon de définir le mot avant de parler de la chose, on a le droit de penser que son apparition en français est assez récente : "La mécanisation, c'est le remplacement du travail humain par la machine. L'automation, c'est la mécanisation sans contrôle humain." [5]

La politique a elle aussi son contingent de mots nouveaux. Dès 1949 on reprochait au gouvernement de pratiquer *l'immobilisme*, c'est-à-dire de vivre au jour le jour, sans prendre de décisions à longue échéance, de se borner en somme à expédier les affaires courantes. François Mauriac, dans des articles du *Figaro* et de *l'Express*, a condamné plus durement encore cet état de choses en lançant le mot *pourrissement* [6]. La popularité qu'a connue M. Mendès-France s'explique en partie parce qu'on comptait sur lui pour réagir contre la passivité de ses prédécesseurs.

L'expansion économique qui doit permettre d'améliorer le rapport entre les prix et les salaires a été présentée comme une *relance*, c'est-à-dire une reprise vigoureuse de l'économie. Cette relance devrait se traduire par

---

(3) *Revue du Touring-Club de France*, mars 1920.

(4) *Le Monde*, 7 octobre 1953.

(5) *Le Monde*, Sélection hebdomadaire, 28 juillet — 3 août 1955.

(6) *Le Figaro*, 7 juillet 1953.

une plus grande productivité. Et sans doute on s'est longtemps contenté de *production*, mais *productivité*, mot très à la mode, représente le quotient de la production par la durée du travail. C'est du moins la définition qu'en donne l'O.E.C.E., l'Organisation européenne de coordination économique [7].

Si, comme chacun sait, les prix français sont trop élevés, le paysan se plaint néanmoins de vendre ses produits à un prix dérisoire. L'écart entre ce qu'il reçoit et ce que débourse le consommateur est excessif parce qu'il y a trop d'intermédiaires, ou comme on dit maintenant, parce que *les circuits de distribution* sont trop longs. Une initiative gouvernementale tendant à diminuer le nombre des intermédiaires, à les *court-circuiter*. Comme a dit le *Monde* [8], s'est naturellement appelée *l'opération court-circuit*. Ajoutons que la langue familière emploie le mot *culbute* pour indiquer que le prix d'une denrée double en passant par un intermédiaire. Par exemple il est arrivé que la tomate fasse sept fois la culbute avant d'arriver au consommateur [9].

L'activité syndicale, particulièrement intense pendant l'été 1953, a vulgarisé le mot *base*. *La base*, c'est la masse des syndiqués par opposition aux chefs. "Les dirigeants des syndicats paraissent difficilement contrôler la base", disait *Combat*, le 10 juillet 1953. La grève des transports parisiens a englobé le métro et les autobus. On a donc parlé de la grève des *métro-bus*. Mais il s'agit sans doute là d'une expression éphémère ou en tout cas limitée aux circonstances qui l'ont vu naître. Plus durable est le terme *enseignant* pour désigner sous une forme plus maniable que "les membres de l'enseignement", aussi bien les instituteurs du primaire que les professeurs du secondaire ou du supérieur. Ce terme générique répond au besoin de souligner l'identité de leurs intérêts, et il s'est employé à propos de la grève du 9 novembre 1953.

Les controverses politiques font assez souvent état des *structures*, aussi bien militaires qu'économiques. Le mot *structure* s'employait déjà avant la guerre, en particulier à propos des réformes de structures par lesquelles on voulait renouveler toute l'organisation économique et sociale. On y verrait facilement un synonyme tant soit peu recherché d'*organisation;* cependant il faut convenir que lorsque l'*Express* [10] parle de nos structures militaires et des autres structures nationales, le sens serait différent si on substituait *organisations*. Un professeur de droit [11] a proposé de traduire *pressure group*, jusqu'ici sans équivalent, bien que la chose existe aussi en France, par *groupe de pression*, ce qui n'est peut-être pas très heureux mais pourrait bien s'acclimater. Le mot *cadre*, que l'américain a emprunté dans son sens militaire, est maintenant établi dans le français courant pour désigner les intermédiaires entre les ouvriers et la direction, c'est-à-dire les ingénieurs et les chefs de service. Il peut s'employer au singulier d'une

(7) Paul Marquenne, *Revue politique et parlementaire*, janvier 1952.

(8) *Le Monde*, 8 novembre 1953.

(9) *Le Figaro*, 12-13 décembre 1953.

(10) *L'Express*, 3 octobre 1953.

(11) Maurice Duverger, *Le Monde*, 11 septembre 1953.

façon assez inattendue, tout comme *ingénieur* ou *manœuvre* : "Je travaillais comme cadre dans une petite entreprise" [12].

Instance, au sens d'autorité compétente, de tribunal, a été attaqué par les puristes, bien que ce sens dérive de celui qu'il a dans l'expression "de première instance". L. Piéchaud qui tient la chronique des questions de langue au Figaro le défend cependant comme terme général englobant tous les tribunaux [13]. A ce titre il rend service et restera vraisemblablement dans l'usage.

Les divisions entre Français, sans être aussi graves qu'on le dit à l'étranger, sont tout de même un trait de la vie politique française. Les souvenirs de l'épuration, ou de la révolution de 1945 comme l'appelle Henry Bordeaux dans un livre récent, ne sont pas oubliés. On sait qu'à la Libération, des journaux coupables de collaboration ont été confisqués au profit de ceux de la Résistance. Certains journalistes de droite ne désignent jamais les bénéficiaires de ces confiscations autrement que sous le terme de *presse issue.* Il faut comprendre : la presse issue de la Libération.

Le besoin se faisait sentir d'un terme commode pour désigner ceux qui sont attirés sentimentalement vers le communisme et qui, tout en refusant l'adhésion, croient néanmoins à la possibilité d'une collaboration limitée avec le parti. On les appelle de plus en plus les *progressistes.* Le mot est contenu dans l'appellation officielle d'un groupement politique : les Chrétiens progressistes, qui, comme on le sait, sont proches du communisme, mais avant la guerre de 1914, il désignait les républicains modérés.

La politique extérieure a fourni un doublet d'*européanisation* sous la forme *européisation,* à propos de la Sarre. On parlait depuis longtemps de l'européanisation d'un pays exotique adoptant les coutumes européennes. Mais *européisation,* appliqué à un pays aussi anciennement européen que la Sarre, marque qu'il ne s'agit pas de façons de vivre, ce qui serait absurde, mais d'un statut politique internationalisant le pays dans le cadre de l'Europe.

Asiate est franchement péjoratif et *asiatique* l'est encore un peu. La même évolution dans les sentiments qui fait préférer *negro* à *nigger* et *colored* à *negro* a suscité le mot *asien* auquel se rallie André Siegfried dans un article élogieux consacré à Nehru [14].

Le rapprochement des puissances à l'ouest du rideau de fer et leurs fréquentes délibérations appelaient un terme commode pour les désigner collectivement. C'est *occidentaux* qui répond à ce besoin et qui a l'avantage de comprendre aussi bien l'Amérique que l'Europe occidentale.

Enfin par suite du recul des puissances occidentales en Asie, le continent africain est en train de prendre une importance accrue aussi bien sur le plan économique que sur le plan stratégique et l'on parle maintenant de l'Eurafrique dans un contexte que le mot parallèle *Eurasie* n'a sans doute jamais connu. L'Eurafrique, c'est l'Europe avec son complément naturel, l'Afrique.

---

(12) *La Vie catholique illustrée,* 27 septembre 1953.

(13) *Le Figaro,* 2 décembre 1953.

(14) *Le Figaro,* 4 novembre 1953.

Nous avons essayé de montrer comment tous les mots étudiés ci-dessus correspondent à des besoins précis et sont les témoins d'une évolution dans les moeurs et les idées. A ce titre ils intéressent le sociologue aussi bien que le linguiste.